

Les Suisses dans la Première Guerre mondiale. Partie 3

Autor(en): **Czouz-Tornare, Alain-Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Suisse magazine = Swiss magazine**

Band (Jahr): - **(2014)**

Heft 301-302

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

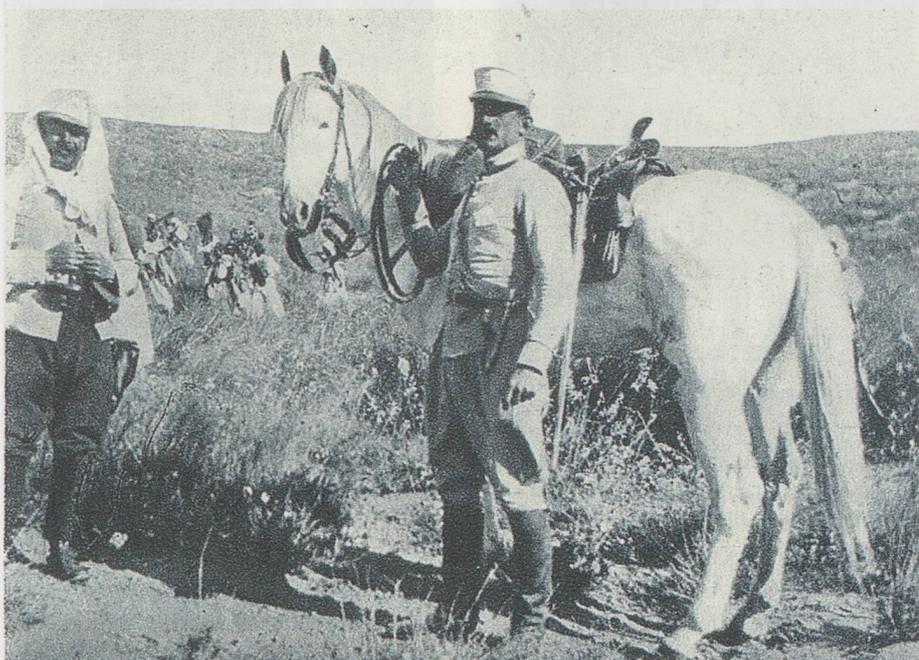
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HISTOIRE

Les Suisses dans la Première Guerre mondiale

par Alain-Jacques Czouz-Tornare



Édouard Junod (1875-1915), tué à Souain, en Champagne, le 28 septembre 1915.

Tandis que la guerre ravage l'Europe, le fossé se creuse entre la Suisse romande et la Suisse alémanique. Faisant abstraction de la neutralité affichée par la Confédération, laquelle s'apparente bien plus à un état de non-belligérance favorable aux grands Empires centraux, des Romands ne peuvent s'empêcher de rejoindre les rangs français. Nombre d'entre eux allongeront l'interminable liste des soldats emportés par l'affreuse tourmente.

D'Édouard Junod...

Bien que la Suisse n'ait pas été impliquée militairement dans le premier conflit mondial, elle a été touchée économiquement et moralement, démontre Alexandre Elsig avec la publication sur le site internet « 14-18.ch » des cartes postales éditées à cette époque, lesquelles témoignent

d'un climat tendu au sein de la Confédération¹. « C'est à ce moment-là qu'apparaît le terme 'Graben' pour signifier le fossé qui sépare la Suisse romande de la Suisse allemande » indique l'assistant diplômé de l'université de Fribourg.

Parmi les Romands héros de la Grande Guerre, une mention toute particulière pour le capitaine genevois Édouard Junod (1875-1915)², du 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger, qui servait depuis dix-sept ans à la Légion – au Maroc, au Tonkin et à Madagascar – quand débuta la Grande guerre. Cet ancien officier dans l'armée de milice « est un mercenaire, dans la vieille tradition militaire suisse »³. Il exerçait sur ses hommes une véritable fascination. Son contemporain Albert Erlande décrit le phénomène en mai 1915, lors de la meurtrière bataille de l'Artois : « Le capitaine Junod, un pied sur la marche d'un escalier creusé à la pelle-pioche, sa cigarette russe

à la bouche, cravache en main, son regard froid électrisant sa compagnie, commande d'une voix douce : 'En avant, mes enfants ! Courage !' »⁴. « En 1914, le capitaine Junod prend en France le commandement d'une compagnie du 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger »⁵. Connu pour son audace et son humanité, le capitaine Junod, qui se voulait « officier suisse au service de la France » aimait passionnément son pays. Il tenta vainement de réintégrer l'armée suisse, ce qui fut un crève-cœur pour lui qui avait écrit dans son testament : « Quoique sous un drapeau étranger, je ne cesserai jamais de servir la Suisse dans ma pensée ». « Le 9 mai 1915, il est blessé en entraînant sa compagnie à l'assaut des 'Ouvrages blancs' en Artois ». Mais il s'empresse de retourner sur le front sans achever sa convalescence. C'est à la butte de Souain en Champagne, dans l'après-midi du 28 septembre 1915, le jour même où Blaise Cendrars perd son bras sur un autre point du front, que le capitaine Junod, après 20 campagnes qui lui ont valu la Légion d'honneur, laisse la vie, sous les balles de mitrailleuses allemandes lors d'une offensive aussi meurtrière qu'inutile ordonnée par Joffre. « Junod meurt pour rien, ou presque. L'offensive de Champagne lancée par le général Joffre, commandant en chef des armées françaises, se solde par une avancée de... quatre kilomètres. Le bilan humain est terrifiant. L'armée française déplore 28 888 morts, 98 000 blessés, 53 000 prisonniers et disparus »⁶. Junod venait d'envoyer ce mot à sa sœur : « J'écris dans l'obscurité. La journée a été terrible. On avance lentement. L'adversaire est dur, son artillerie admirablement servie nous abrute sans interruption avec du 140 asphyxiant. Trêve ni jour ni nuit. Il pleut. Quelques éclaircies. Soleil pâle ; on grelotte. Moral excellent. Je ne comprends pas comment je suis encore debout. » Avant l'attaque, il avait dit à ses hommes : « Je compte que vous ferez honneur au

▷ pays, au nom de Suisses, que vous montrerez comment les Suisses savent se battre, avec le même courage que les anciens ». Et Paul de Vallière (1877-1959), qui cite la phrase d'ajouter : « Il faudrait raconter la bataille d'Arras, Verdun, la prise de Cumières, celle de Villers-Bretonneux où les Suisses repoussèrent cinq contre-attaques et perdirent 800 morts et 1 500 blessés. À l'attaque du bois de Hangard [-en-Santerre], sous un tas de cadavres, on trouva sur le corps du soldat Buvelot, de Nyon, un fanion rouge à croix blanche qu'une jeune Vaudoise lui avait brodé, avec l'inscription : 'Vive la Suisse ! Honneur à la Légion !' (...) Le soldat Perottet, de Colombier, resté seul à sa mitrailleuse, Bolliger, Blaser, Mauser, Schaller, Berthoud, Jaccard, Bonnet tous décorés de la croix de guerre, Cramer tué comme agent de liaison, le caporal Bourquin, cent autres qu'il faudrait nommer, se cramponnèrent au terrain conquis. Barbey, grièvement blessé, eut encore la force de transmettre un ordre avant de mourir. Près de Soissons, le caporal mitrailleur Fracheboud, de Gruyères, refusa de se rendre, dernier survivant de sa section. On le retrouva au milieu des cadavres ennemis, couché sur sa pièce qu'il avait entourée de ses bras en mourant. Le mitrailleur Vaucher, de Neuchâtel, engagé à 16 ans, croix de guerre et médaille militaire, a continué à servir sa mitrailleuse, l'œil arraché par une balle ; cité à l'ordre de la division. Le clairon Renard de Lausanne, blessé mortellement, sonna la charge jusqu'à son dernier souffle »⁷. Le soldat Louis-Ernest Augustin, de Lausanne, engagé en 1917 à dix-huit ans, cité à l'ordre du régiment le 8 janvier 1918, se retrouva, en 1940, sergent-major dans l'armée de milice suisse mobilisée. Si l'on s'en réfère à Vallière, en 1918, « le 18 juillet, les Suisses bousculèrent l'ennemi sur une profondeur de 11 kilomètres, à l'est de Villers-Cotteret. Le lieutenant Rebut, de Genève, neuf citations, Légion d'honneur, y fut tué ».

... à Pierre-Félix Glasson : un Gruérien combattant dans le nord de la France

Ce même 18 juillet 1918, le capitaine Pierre-Félix Glasson (1886-1929), de Bulle



Pierre-Félix Glasson (1886-1929).
Portrait de Théophile Robert.

en Gruyère, ex-capitaine au 1^{er} régiment des grenadiers de la Garde royale belge, devenu capitaine de la 6^e compagnie du régiment de marche de la Légion étrangère de 1916 à 1918, est blessé d'un éclat d'obus devant sa compagnie. Fortement intoxiqué par les gaz de combat, le Bullois ne quitta son poste qu'à l'arrivée de son remplaçant. Figure marquante du service militaire étranger au XX^e siècle, il était né à Fribourg le 7 octobre 1886. Il descendait d'une famille gruérienne bien connue à Bulle, dont la souche remonte au XIII^e siècle. Quoique féru d'histoire de l'art, il avait commencé par faire des études de droit à Fribourg puis à Munich. Lieutenant d'infanterie en 1909, il devient capitaine des Gardes suisses du pape en 1911. En 1914, il rentre en Suisse puis s'engage dans l'armée belge le 21 février 1915. Il devient successivement lieutenant puis capitaine dans le régiment des grenadiers de la Garde royale en 1915. Le 19 juillet 1915, Glasson se voit décerner la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. En mai 1917, il quitte l'armée belge pour passer au service de France. Glasson reçoit le



Albert de Tscherner,
lieutenant-colonel à la Légion étrangère,
colonel dans l'armée suisse, 1940.

14 septembre 1917 le commandement de la 6^e compagnie du régiment de marche de la Légion. Son régiment va tenir pendant trois semaines la région de Cottenchy-bois du Paraclet avant de passer à l'offensive le 26 avril 1918 au bois de Hangard sur le plateau de Gentelles au sud-est d'Amiens. Le 21 mai, le capitaine Glasson est cité à l'ordre du Corps d'armée : « Le 26 avril 1918, a magnifiquement entraîné sa compagnie sur un terrain violemment battu par l'artillerie et les mitrailleuses. Par l'habileté et la décision de sa manœuvre, a forcé le repli de l'ennemi et atteint son objectif avec un minimum de pertes ». Il est encore à Ambleny, dans l'Aisne, à l'ouest de Soissons, le 9 juin. La compagnie Glasson atteint le 19 juillet à 9 heures la route Château-Thierry-Soissons, mais le 20, le capitaine Glasson est blessé d'un éclat d'obus au bras droit et fortement intoxiqué par les gaz. Il n'abandonnera cependant son commandement qu'à l'arrivée d'un remplaçant. Le 15 août, il est cité à l'ordre de la division marocaine : « Officier d'un grand courage. Blessé à la tête de sa compagnie,

resté seul officier, n'a pas voulu se laisser évacuer avant d'avoir passé son commandement à un officier d'une autre unité désigné par son chef de bataillon ». La guerre marquera profondément cet officier suisse qui fut blessé et gazé et décoré de la croix de guerre française.

Le 10 mars 1919, le capitaine Glasson est attaché au général Dupont, chef de la mission militaire française à Berlin. Il le restera jusqu'au 15 janvier 1920. Entre-temps, le 11 mai 1919, il est titularisé dans l'active comme capitaine à titre étranger. Du 19 février au 6 juin 1920, il est affecté au 24^e d'infanterie et adjoint au général Odry puis au général de Corn dans l'enclave de Memel – l'actuel Klaipėda –, petit territoire alors coincé entre la Prusse orientale et la Lituanie. Le 6 septembre 1920, il obtient son congé de la Légion et retourne dans le canton de Fribourg. Il ne démissionne de l'armée active qu'en avril 1926.

Glasson, quoiqui fortement atteint dans sa santé, fit profiter ses compatriotes de son expérience. Il donna en Suisse romande, dans les cercles des officiers, des conférences sur le premier conflit mondial qui remportèrent un immense succès. La conférence qu'il donna à Fribourg fut d'ailleurs publiée dans la *Revue Militaire Suisse*, de juin et de juillet 1921. En 1922, il publia un petit volume de 124 pages consacré à *La Guerre future* (Éditions Victor Attinger), qui sera traduit en espagnol et en tchèque.

Le capitaine Glasson mourut le 16 juin 1929 des suites lointaines de ses blessures⁸. Peu avant sa disparition, la République française l'éleva au rang d'officier de la Légion d'honneur. Les réserves du Musée Gruérien de Bulle abritent ses uniformes et ses décorations, comme le précise Gillian Simpson, bien placée pour nous en parler dans sa notice dans le *Dictionnaire de la légion étrangère*, puisqu'elle travaille précisément pour ce magnifique Musée Gruérien⁹.

Jérôme Bodin cite de son côté l'adjudant-chef Mader qui, avec 10 légionnaires, neutralise à Aubérive en avril 1917, une compagnie adverse et s'empare d'une batterie de canons lourds. Vallière cite encore le lieutenant Doxat, de Champvent, Légion d'honneur, quatre citations ; le capitaine Gustave Marolf, de Genève, de la 3^e com-



Fanion suisse porté par le soldat Buvelot, de Nyon (Légion étrangère), tué au combat de Hangard-en-Santerre, le 26 avril 1918.

pagnie de mitrailleuses, tombé à Belloy en Santerre ; le lieutenant Blanck, de Vevey, dix citations, croix de guerre, médaille militaire, Légion d'honneur ; le capitaine Courvoisier, de Neuchâtel, blessé le 12 juin 1918 ; le lieutenant Guillermin, de Genève, Légion d'honneur, frappé mortellement le 23 juillet 1918 près de Noyon ; le lieutenant Blanpain, tombé près d'Arras ; le sous-lieutenant Granacher, chef du peloton des pionniers, tombé à Flirez le 12 janvier 1918. Sans oublier le lieutenant Deglon tué le 13 septembre 1918, le sergent Drescher, le caporal Jotterand, grièvement blessé comme chef de pièce à la 3^e compagnie de mitrailleuses, le légionnaire genevois Wyler « remarquable estafette calme et courageuse, qui trouva la mort en juin 1918, près d'Ambleny et titulaire de cinq citations ; le légionnaire Louis Armand (Genève) qui n'hésita pas à s'élancer sous la mitraille pour porter secours au capitaine de Tschanner, blessé »¹⁰. ■

Chronique « Ces Suisses qui ont créé la France » n° 51 - En partenariat avec les Archives de la Ville de Fribourg/CH

Les photos illustrant cet article sont extraites de : P. de Vallière, *Honneur et Fidélité*, Lausanne, Éditions d'art suisse ancien, 1940, pp. 744 et 745.

Vous trouverez les références bibliographiques sur notre site www.suissemagazine.com.

La Suisse fait le lien

« La guerre allait montrer également toute sa laideur au cœur même de la Suisse, puisque c'est par elle que plusieurs milliers de prisonniers tant civils que militaires passèrent pour regagner leur nation. La position géographique de la Confédération par rapport au conflit offrait un avantage considérable pour se déplacer rapidement et en toute sécurité de l'Allemagne vers la France ou vers l'Italie. Les autorités helvétiques créèrent d'ailleurs très rapidement le Bureau de rapatriement des internés civils, qui fonctionnait déjà le 22 septembre 1914.

La Maison Gribaldi à Évian en Haute-Savoie – dédiée à la valorisation du patrimoine et de l'histoire de la station thermale et inaugurée en 2013 – accueille jusqu'au 16 novembre 2014 une exposition consacrée à « Évian et le drame de la Grande Guerre. 500 000 civils rapatriés ». Sa commissaire Françoise Breuilland-Sottas y explique aussi le rôle joué par la Suisse : « Considérés comme autant de 'bouches inutiles', près d'un demi-million de femmes, d'enfants et de vieillards demeurant dans les zones occupées du nord et de l'est de la France ont été évacués par les autorités allemandes entre l'automne 1914 et la fin des hostilités. Acheminés via la Suisse par convois ferroviaires, ces rapatriés étaient rendus à leur pays dans un état de grand dénuement. D'abord station d'attente puis, à partir de janvier 1917, centre principal du dispositif d'accueil mis en place par les pouvoirs publics, Évian a pris en charge, réconforté, soigné et hébergé plus de 375 000 d'entre eux. »